



Sur la piste de Karen Dalton, la réalisatrice déniche de l'or



Emmanuelle Antille dans le miroir de Karen Dalton. DR

François Barras

Documentaire

Pour «A Bright Light», la cinéaste Emmanuelle Antille a chassé à travers les États-Unis le fantôme d'une chanteuse culte. Une ode sur la fragilité de la création

On ne se méfie jamais assez du pont du Mont-Blanc à l'heure de pointe. C'est là, dans la promiscuité bringuebalante d'un bus genevois, qu'une idée peut frapper. Le genre d'évidence impérieuse qui, de retour sur le trottoir, creuse un sillon neuf. Pour Emmanuelle Antille, «l'Épiphanie du Mont-Blanc» a eu lieu un casque sur les oreilles, quand la voix de Karen Dalton la frappa à l'improviste. Elle se souvient l'avoir peut-être extirpée de la playlist d'un magazine musical: «On m'avait déjà parlé d'elle, et puis j'avais oublié.»

Cinq ans plus tard, la voix a pris forme. Ainsi, dans un ciné-café que «Karen Dalton aurait bien aimé, parce qu'on peut boire devant le film», les Journées de Soleure ont projeté «A Bright Light». Et le documentaire que la Lausannoise a ramené de son odyssée de trente-trois jours entre le Colo-

rado et New York, La Nouvelle-Orléans et l'Indiana, sur les traces effacées de la chanteuse, est à voir dès dimanche en Suisse romande. De son existence ne subsistent que deux disques de reprises, une poignée de photos, quelques secondes de films et des bribes de mots - une unique interview... De quoi rendre dix fois culte!

Pour autant, bien que la chasse au «bon client» fasse partie du métier de cinéaste (voir «Blaze», d'Ethan Hawke, fiction de 2018 autour de Blaze Foley, hors-la-loi de la country texane), Emmanuelle Antille avoue pour Karen Dalton (1937-1993) une fascination multiple. «Il y a cette voix qui m'a cueillie, si franche, si vibrante, enregistrée sans artifice.» Il y a aussi le mystère d'une vie clandestine, marginale et nomade, crapahutant à travers l'Amérique folk de 1960, vivant dans des cahutes en lisière des bois, flirtant avec les extrêmes, influençant même Bob Dylan, qui la cita comme sa chanteuse préférée. Il y a enfin la femme, l'artiste et la mère, une combinaison que Karen Dalton aurait eu du mal à gérer et qui, pour de nombreux témoins, aurait contrarié le succès auquel son talent

la destinait.

«Mon film n'est pas un biopic, avertit la réalisatrice. Je ne voulais pas faire le portrait de Karen - ou alors un portrait en creux. Que sa fille ou certains amis ne répondent pas à mes demandes d'interviews, tout cela n'avait finalement que peu d'incidence sur ma quête profonde.» Emmanuelle Antille ne visait pas l'exhaustivité, et son voyage était plus important que l'arrivée. Elle n'est pas partie au hasard pour autant. Ses trente-trois jours de *road trip* automobile, en compagnie de Carmen Jaquier (images) et de Malika Pellicoli (son), ont été préparés durant deux années, le temps «d'écrire l'histoire de Karen». En archiviste, la Lausannoise creuse le web, contacte les témoins de l'époque - quand ils ne sont pas morts, ils n'ont pas de téléphone portable, encore moins d'adresse e-mail. Un saut dans l'inconnu autant que dans le passé.

Au gré du film et du voyage, on découvre en même temps que la cinéaste les jalons d'une vie évaporée. Des témoins de l'époque, musiciens adorables restés fidèles à leur idéal de frugalité folk, partent avec le trio à la recherche des fondations de la cabane - en vain. Ou fouillent littéralement leurs tiroirs en quête de vidéos ou de sons oubliés. Entre deux étapes, dans des chambres d'hôtel ou sur la route, l'équipe laisse son imagination vagabonder à partir de ces reliques, de ces évocations, inventant un documentaire qui est autant un essai poétique sur la création, ses mystères, ses aléas et ses fragilités. Emmanuelle Antille se filme beaucoup, et s'observe dans le reflet trouble et parcellaire de Karen Dalton. Mais elle déploie dans cette valse à travers le temps une évidence qui la préserve du péché d'orgueil.

Icône féministe

Il y a enfin l'hommage féminin - féministe? La démarche est affirmée et, du coup, plus soumise à discussion. Karen Dalton, icône de l'artiste contrainte de sacrifier sa carrière à sa maternité? Le film le soutient mais montre pourtant combien de facteurs autres expliquent l'insuccès de la chanteuse, jusqu'à sa mort à l'âge de 55 ans, des



suites du sida. L'image est belle, en tout cas, de ce trio féminin vagabondant dans l'immensité sur les traces d'une âme sœur. «Le fait que nous soyons des filles nous a permis de nous promener facilement dans les États-Unis. Personne ne nous prêtait attention. Nous étions invisibles.»

Projection et concert: Lausanne, Casino de Montbenon, di 3 février (17 h); Nyon, Capitole, lu 11 fév. (20 h); Sainte-Croix, Royal, 17 fév. (17 h 30); Vevey, Astor, 27 fév. (20 h 45)

www.abrightlight.ch

Trio de notes



Karen Dalton et son banjo, l'une des rares photos de la chanteuse. DR

● Pour coller au mieux avec l'esprit troubadour de Karen Dalton, chaque projection de «A Bright Light» sera suivie d'un concert, dans la salle, proposé par un trio de musiciennes créé pour la cause. Dayla Mischler, Melissa Kassab et Laure Betris (Kassette) donneront leur version des chansons de l'Américaine, à la fois folk et blues, «redneck» et indienne, virtuose mais dépouillée dans son jeu de banjo ou de guitare. Il leur faudra faire vibrer de leurs propres voix celle, si particulière, de la native du Texas, toujours au bord de la rupture, entre feulement et caresse. Un 45 tours, «Tribute to Karen Dalton», compile trois des chansons puisées dans les albums «It's So Hard to Tell Who's Going to Love You the Best» et «In My Own Time», uniques disques studio de la musicienne composés exclusivement de reprises de la tradition folk. **F.B.**